

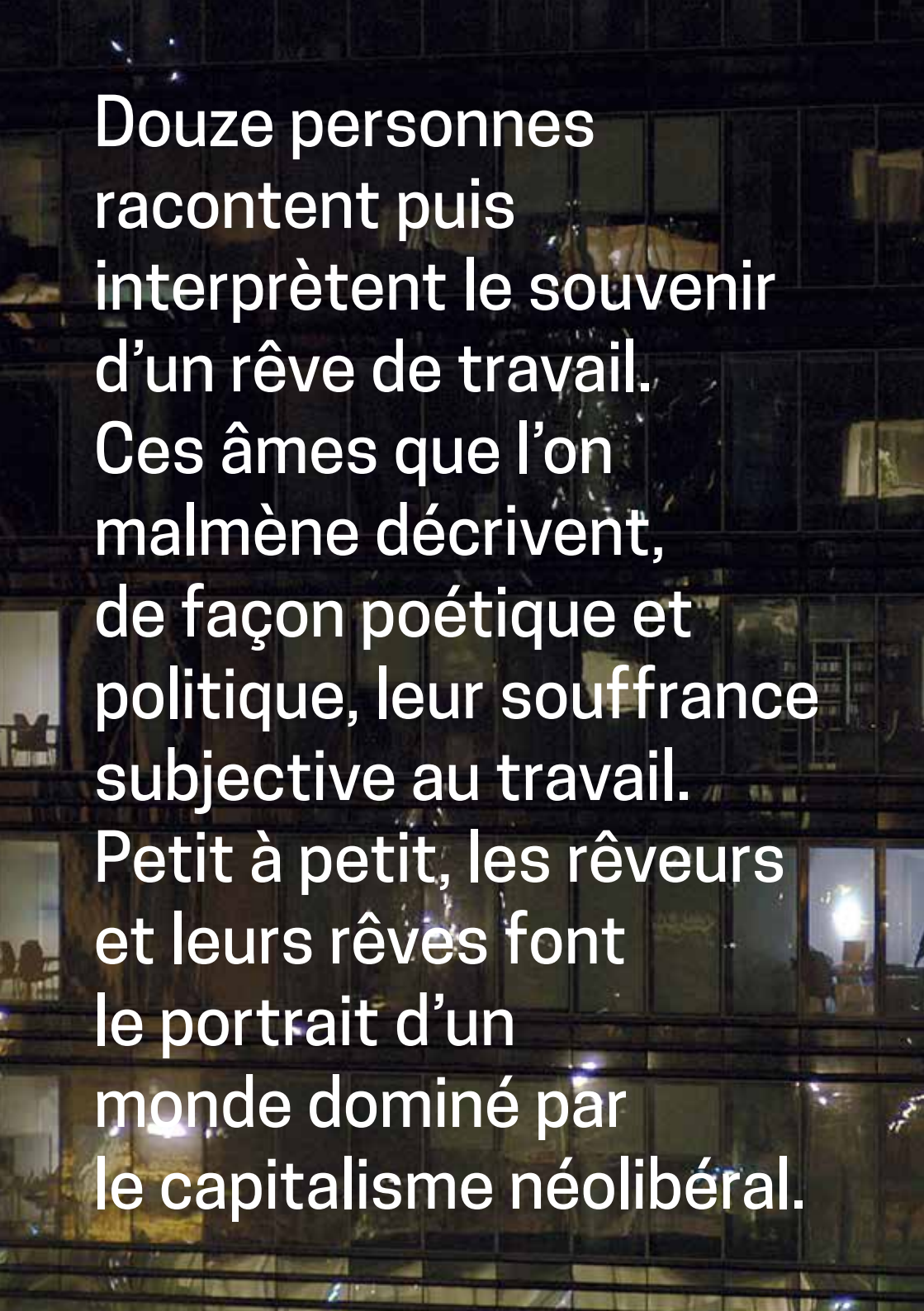
DOUZE RÉCITS DE RÊVES DE TRAVAIL

RÊVER

SOUS LE CAPITALISME

UN FILM DE SOPHIE BRUNEAU

UNE PRODUCTION ALTER EGO FILMS & MICHIGAN FILMS



Douze personnes
racontent puis
interprètent le souvenir
d'un rêve de travail.
Ces âmes que l'on
malmène décrivent,
de façon poétique et
politique, leur souffrance
subjective au travail.
Petit à petit, les rêveurs
et leurs rêves font
le portrait d'un
monde dominé par
le capitalisme néolibéral.

POURQUOI LES RÊVES DE TRAVAIL ?

Les rêves sont des images parlantes. Dans certaines circonstances, la poésie et les figures imagées sont des voies d'accès au réel plus interpellantes, frappantes, que la pensée rationnelle. Bien sélectionnés, et articulés, à la fois par l'interprétation des rêveurs et un travail de mise en lumière, les rêves sont un moyen de connaissance anthropologique : ils ont la capacité de dire le monde et du monde. On rêve différemment selon les régimes politiques a révélé Charlotte Beradt dans son livre *Rêver sous le III^e Reich* qui, à travers tout un corpus de rêves collectés dans les années 30 à Berlin, témoigne de la réalité totalitaire en train de se mettre en place. Et aujourd'hui... que disent les rêves du monde du travail et, partant, de l'époque ? Dans *Rêver sous le capitalisme*, douze rêves de femmes et d'hommes rendent compte de façon décalée de la souffrance au travail, enchaînant les situations dans des instantanés surréalistes où résonne l'écho du jour. Le champ le plus intime, le plus secret, est malmené par les pratiques managériales qui ont envahi le monde du travail. L'intensification, la peur, le silence, l'enfermement, l'aveuglement, l'épuisement, la violence, la mort, constituent des thèmes récurrents. Chaque rêve raconte quelque chose comme une histoire de perte : perte du vivre ensemble, perte de la dignité, perte de la liberté, perte de sens, perte de la capacité à résister, perte de la parole, perte de la reconnaissance, de soi, perte de contrôle, perte de croyance, perte de la raison, perte de la vie. Ces douze rêves de travail portent la 'vision nocturne' du monde : le système capitaliste néolibéral court à notre perte.

Sophie Bruneau

1



EMPLOYÉ (PUBLIC)

Je travaillais, c'était une fin d'après-midi, et puis la nuit commençait à tomber, ça devait être en hiver. Je me suis aperçu que quelques collègues s'étaient transformés. Enfin, en tout cas dans mon rêve, ils ressemblaient presque plus à des morts vivants qu'à des collègues. Ils s'étaient complètement transformés et ils étaient lents, donc ça me laissait quand même une certaine liberté.

À un moment, je me suis dit « il faut absolument que je fasse quelque chose, que je les dégage de là ». Je suis parti dans le placard à balai, là où les femmes de ménage rangent leurs outils : aspirateurs, balais, machin chose, ramassettes, les petits charriots.

Et puis là, je trouve une pelle. Une pelle en métal avec un beau manche en bois. Je m'en suis emparé. Et puis, dans le bâtiment, il n'y a pas de cave mais je me suis rendu compte que je pouvais ouvrir l'ascenseur et taper les collègues avec la pelle dans l'ascenseur, pour essayer de les coincer là. C'est à ce moment-là où je me suis réveillé... je pense que j'ai dû un peu m'agiter en les tapant dans leur dernier retranchement.

Si je devais relier ça à l'ambiance du boulot, effectivement, il y a une espèce de, à la fois de torpeur, parfois il y a des crispations de la direction mais qui sont totalement dénués d'intérêt. Et puis il y a une espèce d'ambiance diffuse, de malaise. C'est quelque chose, une espèce de fin de règne comme ça...

Parfois, on rit entre nous, d'ailleurs en se disant « au revoir », on dit « peut-être, peut-être à demain », ou le matin on se voit, on se dit « tiens on est combien aujourd'hui ? » Parce que parfois t'as l'impression, tu rentres dans les bureaux et il y a une ambiance un peu sinistre comme ça, où chacun, évidemment tout le monde est fort occupé à travailler dans son bureau mais du coup, on se croirait un dimanche quoi. Là, où il devrait y avoir une dynamique, de la vie.

Mais il y a aussi, par exemple, c'est assez trivial, mais un verre au départ de quelqu'un, on sent bien que, après une heure, il est question d'arrêter parce qu'on ne voit pas bien l'intérêt que les gens se rassemblent parce que quelqu'un a fini sa carrière de 40 ans de service. C'est du temps perdu.

Et puis
il y a une espèce d'ambiance diffuse,
de malaise.
C'est quelque chose,
une espèce de fin de règne comme ça...

2



OUVRIÈRE (PRIVÉ)

Donc, en fait, le rêve récurrent que je faisais vraiment beaucoup, c'est vraiment le fait du « tic tic » de la caisse en fait, donc où je travaillais. Mais en fait c'est aussi enfin, c'est aussi heu... enfin ce rêve-là, quand j'entendais le « tic tic », honnêtement, parfois, je me réveillais aussi la nuit et je comprenais pas d'où vient ce « tic tic » et ça aussi, le « tic tic », il m'a fallu du temps pour réaliser que c'était le « tic tic » du scan en fait, de la caisse.

Et en fait, c'est le son que j'entends, enfin, toute la journée, à partir de 8 heures, de 8h30 quand le magasin il est ouvert, c'est le son que j'entends, des fois jusqu'à 19h30/20h... et donc c'est ça, c'est le « tic tic » de... de... enfin voilà. Et en fait c'est pas « tic tic », c'est vraiment le « tic tic tic », faut être super rapide, c'est un minimum de 30 articles la minute, donc euh voilà...

Si vous entendez juste « tic tic », ça veut dire que la personne travaille pas bien, elle avance pas vite. Faut vraiment entendre le « tic tic tic », si vous entendez le « tic tic tic », ça c'est très bien, ça veut dire que la personne heu, enfin elle fait passer du monde et que sa caisse elle avance, donc pour vous c'est bien, enfin pour le responsable du magasin, c'est bien, c'est que la personne qui est en caisse est en train de bien travailler.

3



FONCTIONNAIRE (PUBLIC ET PRIVÉ)

C'est un rêve que j'ai fait en arrivant à l'administration, donc j'avais un parcours plutôt associatif et ONG, et quelques jours après avoir commencé à l'administration, j'ai rêvé que j'arrivais dans mon bureau et qu'on avait muré la fenêtre qui me permettait de voir le ciel. Et voilà. Mais donc l'explication est importante, parce qu'en ayant travaillé plutôt dans un environnement de petites équipes avec des objectifs assez clairs sur le pourquoi et le comment on faisait ce qu'on faisait, quand j'ai quitté ce monde-là pour intégrer l'administration, j'ai des amis qui m'ont dit d'abord, un, quand on vend son âme au diable, il faut pouvoir en négocier le prix, donc je me suis déjà dit « dans quoi je m'embarque ».

Et un autre ami qui est psychanalyste et qui m'a dit : en tout cas, dans une administration comme ça, tu dois au moins avoir une fenêtre, ne perd pas le contact avec le ciel etc. Et c'est vrai qu'il y a tout un code par rapport à la fenêtre dans une administration. Universitaire, une fenêtre. Chef de service, deux fenêtres. Directeur, trois fenêtres, etc. Donc, ce genre de choses là est assez codé et la symbolique de la fenêtre est importante.

Et donc j'étais ravie de découvrir en arrivant là que j'avais une fenêtre avec vue sur le ciel, et ce rêve est arrivé très vite après. Donc, j'arrivais le matin dans le couloir, et il y avait des odeurs de ciment frais, de plâtras, de gyproc et j'ouvre la porte de ce bureau et la fenêtre avait été murée! Donc, je me suis réveillé en me disant, c'est très symbolique cette histoire : on m'a privé aussi sans doute de cette dimension vers l'extérieur, vers la liberté, vers l'espace ouvert. Donc ça c'est vraiment ce rêve qui est resté aussi très frais dans ma mémoire. C'est un rêve qui date d'il y a 7 ans, 7 ans et demi même, et je le visualise encore comme cette nuit-là. Et donc je me suis dit qu'il fallait que je tire un peu le message de ce rêve qui pour moi était une sorte d'enfermement. Donc, j'avais changé d'environnement, j'avais changé de contexte de travail, et ça avait une certaine symbolique d'emprisonnement aussi : je renonçais à des tas de choses qui avaient fait le bonheur professionnel avant. Donc, c'était pas un cauchemar non plus, c'était pas un drame mais ça avait une force quand même... le message était assez clair. Je me suis dit, bon voilà, ou bien j'accepte que je me prive de liberté ou bien il faut assez vite que je retrouve autre chose, une autre dynamique.

Voilà, après c'est vraiment un rêve qui a continué à m'accompagner pendant ces années-là et qui a été confirmé aussi par des commentaires que me faisaient certains collègues en me disant : « tu me fais penser à un oiseau exotique dans une cage ». Donc, je me suis dit, il y avait vraiment quelque chose de symbolique dans ce rêve qui a accompagné aussi ma vie dans cette administration, qui n'a pas été qu'un enfermement mais je me suis dit clairement : « j'ai changé de camp, est-ce que c'est ce camp-là dans lequel je veux poursuivre ma carrière ? »

J'ai rêvé que j'arrivais dans mon bureau
et qu'on avait muré la fenêtre
qui me permettait de voir le ciel.



EMPLOYÉE (PUBLIC)

En fait, je suis au bureau, je suis en train de traiter mes dossiers, ce sont des dossiers d'accidents de travail. Mon rôle, c'est de veiller sur la sécurité, la santé et le bien-être des travailleurs, c'est la phrase que j'utilise généralement. Et la médecine du travail me rapporte le corps d'un travailleur décédé. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, chauve, nu, gros, bedonnant, déjà un peu vert et noir... et on me le met dans les bras, je ne suis même pas dégoûtée quelque part, ce qui me surprend un peu car a priori cela devrait me dégoûter !

Et en fait ce corps, il devient de plus en plus lourd, je me dis 'ouf' parce que c'est quand même une masse qu'on me met dans les bras... En fait la médecine du travail me le donne parce qu'ils n'en ont plus besoin et moi je ne sais pas très bien quoi en faire, donc je le conduis dans mon bureau et je veux l'asseoir dans le fauteuil en attendant et le problème, c'est qu'il est déjà tout raide, donc je n'arrive pas à l'asseoir, en plus avec le fauteuil à roulettes, ça va pas quoi.

Et puis, l'image d'après, je suis en haut de la cage d'escalier du travail parce que c'est la fin de la journée et je veux rentrer chez moi mais j'ai toujours ce cadavre avec moi et heu, je suis en haut des escaliers et je ne sais pas comment je vais faire pour descendre parce qu'il est lourd,

D'abord, qui est ce corps ?

Ben oui, c'est peut-être mon collègue
mais c'est peut-être moi aussi,
ou c'est peut-être les embêtements du travail
que je porte.

Les dossiers dont l'employeur ne veut pas
s'occuper, que les autres organismes vont nier
mais que sur le terrain, on voit quoi.

parce qu'il est encombrant, parce qu'il est raide, et je ne sais pas quoi
en faire et par respect, je ne peux pas le laisser là.

Et puis l'image d'après je suis à côté de ma voiture, de nouveau avec lui
à côté de moi, sur le parking du travail. Et l'image d'après, je suis dans
le salon, ou plutôt dans la salle à manger de mes parents. Le corps est
déposé dans le salon, il est posé sur une table basse dans le salon, il
dépasse évidemment mais il est tout raide donc heu...

Le mort, je le connais, en fait c'est un de mes anciens collègues, c'est
pas lui, physiquement c'est pas lui, mais c'est lui quoi ! Donc, dans mon
rêve, c'est lui et c'est normal que ce soit lui. Et ce collègue, il a été soit
mis à la porte, soit il a démissionné, soit enfin il est plus là quoi ! Et les
informations sont telles que moi je n'ai jamais eu le fin mot de cette
histoire, je ne sais pas pourquoi il n'est plus là.

Donc je suis chez mes parents et je suis assise autour de la table de la
salle à manger, je parle avec maman et le corps est dans le salon, sur la
table dans le salon, et pendant que je parle avec maman, tout d'un coup
on entend « wouuuh », vraiment un bruit d'air qui sort comme ça et je
dis à maman : « c'est rien, il est tombé mais je vais le ramasser quoi ».

Et donc, en effet, le haut du corps, la tête, les épaules, les bras, tout ça
est par terre et il reste juste les reins et les jambes sur la table basse du
salon et donc je vais pour le prendre et, à ce moment-là, il me regarde.

Donc, en fait, au départ, quand je l'ai reçu, il avait les yeux blancs, lai-
teux, il n'avait pas de regard et, là, les yeux blancs laiteux se transfor-
ment et deviennent bleus et me regardent et le regard devient de plus
en plus précis, et de plus en plus grand, mais à la fin je ne vois plus que
ça, je ne vois plus que ce regard, je me réveille en sursaut et j'arrive-
rai pas à me rendormir et le pire, c'est qu'à chaque fois que je vais me
rendormir, je vais faire le même rêve, et encore et encore, pendant plu-
sieurs jours d'affilées quoi. Et comme en plus, je dormais beaucoup,
jour et nuit, donc je l'ai fait un certain nombre de fois celui-là...

Ce que je peux en dire... D'abord, qui est ce corps ? Ben oui, c'est peut-
être mon collègue mais c'est peut-être moi aussi, ou c'est peut-être les
embêtements du travail que je porte. Les dossiers dont l'employeur ne
veut pas s'occuper, que les autres organismes vont nier mais que sur
le terrain, on voit quoi.

On voit qu'il y a des problèmes, on voit qu'il y a des difficultés, qu'on
voudrait pouvoir traiter mais que les autres n'ont pas envie d'écouter,
n'ont pas envie de porter. Et c'est nous qui les portons et quelque part
on les porte où ? On les porte chez soi, mais pas là où il faut, pas là où
on peut, pas là où ça sert. J'ai l'impression que pour l'instant, oui je me
pose beaucoup de questions sur : « à quoi je sers ? »

Oui je me pose beaucoup de questions sur :
« à quoi je sers ? »

5



COMPTABLE DÉLÉGUÉ SYNDICAL (PRIVÉ)

Je vais relater un rêve qui pour moi fut un cauchemar. Ça concerne mon ancien travail, je travaillais dans un bureau de comptabilité qui était situé à Bruxelles. Moi, habitant la région liégeoise, donc j'avais une voiture de société et j'effectuais du co-voiturage. Donc j'allais chercher trois collègues féminines et j'ai vraiment vécu une journée complète de travail comme ça où à partir du moment où je quitte mon habitation, je monte dans la voiture, je vais chercher mes collègues sur un point de ralliement sur l'autoroute, et puis on tombe dans le stress journalier, puisque c'était à Bruxelles, des embouteillages autoroutiers. Et le stress d'arriver parce qu'on avait une heure maximum pour arriver au boulot.

Donc, on arrive là, je dépose mes collègues pour qu'elles ne soient pas en retard, je devais aller garer la voiture et puis moi-même me rendre dans mon bureau... et le patron était un patron très caractériel, donc il était très vigilant sur les heures d'arrivée etc, c'était vraiment un despote, il ne respectait pas beaucoup les travailleurs à l'intérieur de l'entreprise, donc il créait une relation vraiment de peur chaque fois qu'on le voyait parce qu'il était jamais content de ce qu'on pouvait faire ou ce qu'on faisait.

Et alors, je suis arrivé, et moi le temps d'aller garer la voiture, il était déjà au-dessus de l'escalier et alors il dit : « c'est à cette heure-ci que tu arrives ! » et il citait mon nom comme ça tout haut. Et puis, j'arrivais dans mon bureau, il y avait déjà d'autres collègues assis à leurs postes de travail, je les salue comme tous les jours... Donc, je vivais vraiment quelque chose de réel. Puis, le temps de m'asseoir, de commencer à allumer l'ordinateur et puis je me précipitais tout de suite, je faisais beaucoup d'encodage comptable qui devait être fait journalièrement, et lui attendait toujours des résultats, il fallait qu'à 11 heures précises tous les encodages du matin soient terminés et tout ça. On vivait tous comme ça, dans une crainte, parce qu'il était tout le temps à l'affût, il repassait dans le bureau, il regardait ce qu'on faisait, il épiait chaque mouvement. Si on avait une tasse de café, ben il disait : « ah, on a déjà pris le café ! » etc. Je vivais vraiment ça.

Et puis me voilà même appelé dans son bureau pour voir où on en était et pour avoir des reproches, parce que j'étais quand même un délégué syndical dans l'entreprise, donc il y avait quand même un rapport qui ne se passait pas très bien, enfin vous savez bien, entre patron et délégués syndicaux... et ça, ça s'ajoutait aussi à la crainte, et c'était aussi pour me reprocher : « oui, tu es en retard là-dedans, je t'avais dit de faire telle chose, etc, donc vraiment... puis je retournais à ma place et je recontinuais mes encodages que je faisais presque toute la journée, plus du téléphone, parce qu'il y avait aussi des appels téléphoniques, donc vraiment une journée de travail complète, avec mes collègues autour de moi, tout l'environnement.

Et voilà,
je pense que ce rêve-là a ressurgi comme ça
parce que c'était lié
à des craintes journalières que nous avons
et j'ai vécu ça pendant 16 ans sous sa direction.

Et puis, même chose, le soir, on repartait tous, ensemble, on se donnait rendez-vous dans le hall, mais il était déjà là en disant aussi «ah, vous repartez déjà!», et c'était tout le temps comme ça. C'était vraiment quelqu'un de caractériel qui se fâchait tout le temps, qui imprégnait une peur quoi.

Et voilà, je pense que ce rêve-là a ressurgi comme ça parce que c'était lié à des craintes journalières que nous avons et j'ai vécu ça pendant 16 ans sous sa direction parce que, bon, il y avait 32 ans que je travaillais dans l'entreprise et 16 ans ça représente quand même la moitié de ma carrière là-bas et voilà.

Donc, je me suis éveillé le matin, vraiment avec un sursaut, des palpitations et je me demandais : «ah, je suis en retard ! Je dois... et puis j'ai seulement réalisé : mais non, c'est terminé, je vis... j'ai un autre boulot quoi ! J'ai autre chose... ». Voilà, la crainte, comment elle a pu ressurgir, et pour moi c'est vraiment un cauchemar parce que je m'y suis cru toujours. Vraiment. Avec tout ce que ça, la peur d'arriver en retard, cette peur-là... tout était réel quoi.



RESPONSABLE AUDIOVISUEL (PUBLIC)

J'étais dans mon bureau. Il y avait une porte vitrée qui me séparait de mon assistante et je suis tombée, je suis tombée de ma chaise. Alors, elle est venue, elle m'a relevée, elle m'a installée, elle m'a remise assise...

Et puis est arrivé dans le bureau, par sa porte à elle, est arrivé un collègue. Il est arrivé au moment où elle me ramassait, il est venu s'asseoir près de moi, il m'a pris dans ses bras et il avait l'air absolument effondré et il murmurait comme ça... Et puis, des infirmiers sont arrivés et m'ont mise sur une civière.

Et j'étais dans ce couloir et j'avais la notion que, dans ce couloir, j'allais voir des collègues et j'étais partagée entre l'envie qu'ils sachent, qu'ils sachent ce qui arrivait à un de leur collègue et l'envie qu'ils ne me voient surtout pas dans cet état. Et à un moment, je me suis rendue compte que la couverture qu'on avait mise sur moi était pas transparente, mais elle me permettait à moi de les voir sans être vue, et qu'au fond ça c'était la bonne solution je m'étais dit...

On m'a conduite sur cette civière et on m'a emmenée dans une salle qui avait l'air d'être l'infirmierie, et j'ai vu autour de moi un groupe de collègues qui était emmailloté dans des bandelettes, blanches, tout leur corps était emmailloté comme ça, leurs bras étaient collés contre leurs corps... et on ne voyait plus d'eux, que des... comme des grands, heu pas squelettes, pas sarcophages, enfin je cherche le mot... et bandés, à hauteur d'hommes, c'était vraiment eux, et ils étaient figés, ils ne pouvaient pas marcher et on ne voyait juste plus que leurs yeux.

Et moi, j'arrivais sur cette civière et je voyais ce qui m'attendait, et je parlais avec des gestes, et je faisais des gestes pour dire «*j'ai perdu la voix, je n'ai plus de voix, je n'ai plus de voix*» et, en disant ça, avec mes mains qui s'agitaient dans tous les sens, c'est comme si j'anticipais ce qui allait m'arriver et que j'allais être une nouvelle, qui allait rejoindre le groupe de ceux qui avaient été déjà emmaillotés, ligotés, bâillonnés et réduits au silence.

Et moi, j'arrivais sur cette civière et je voyais ce qui m'attendait, et je parlais avec des gestes, et je faisais des gestes pour dire «*j'ai perdu la voix, je n'ai plus de voix, je n'ai plus de voix*» et, en disant ça, avec mes mains qui s'agitaient dans tous les sens, c'est comme si j'anticipais ce qui allait m'arriver et que j'allais être une nouvelle, qui allait rejoindre le groupe de ceux qui avaient été déjà emmaillotés, ligotés, bâillonnés et réduits au silence.



CHÔMEUR (EX PRIVÉ)

Ce rêve me revient souvent la nuit du dimanche au lundi qui est souvent la plus stressante. Je me retrouve dans l'équipe avec lequel je travaillais où je reprends ma place mais, où tout d'un coup, à la fin du mois, quand je veux me faire payer, je n'existe plus !

Je demande au service comptable de me réinscrire et là, c'est une fin de non-recevoir systématique. Et donc, je suis dans cette équipe et j'erre comme une âme en peine, sans savoir si je vais être payé à la fin du mois, mais je travaille ! Et je donne de ce qui est le meilleur de moi-même mais sans avoir aucun retour. J'ai l'impression d'être un fantôme, j'ai l'impression d'être là, de faire mon boulot, mais sans exister. Et ce rêve revient chaque fois avec cette demande d'être rémunéré à la fin du mois. Je suis comme un bénévole, je suis un bénévole qui bosse, qui bosse, mais qui est en fait subsidié par le chômage.

Et c'est angoissant parce que je me dis toujours, à la fin du rêve, quand ils vont me mettre sur la liste des paiements où je récupérerai les rémunérations, je me dis comment je vais rembourser le chômage qui me paie pour l'instant. Et c'est obsédant, obsédant, obsédant. Au réveil, je suis, mais alors totalement, presque en transe de me dire : «*mais à quoi je sers, à quoi je sers encore ?*».

8



MÉDECIN (PRIVÉ)

En fait mon rêve commençait ici sur cette chaise, et ça commençait par un très grand « clac », un grand craquement. Et en fait, ce craquement correspondait à l'ouverture de ma calotte crânienne.

Donc, il y avait tout un pan d'os de mon crâne qui se soulevait... et puis, après, en fait, il y avait toute une série de petites chaises qui s'installaient autour de l'ouverture béante de mon crâne et, sur les petites chaises, s'installaient toute une série de petits personnages, très petits, avec la particularité qu'ils avaient en mains des cuillères extrêmement longues, des cuillères qui faisaient 5 à 10 fois la hauteur du personnage, très longues et très fines. Et donc les gens plongeaient dans mon crâne et se nourrissaient de moi finalement. Et donc, après, le rêve s'arrêtait, c'était pas plus long que ça.

Et en fait, au début, c'était un rêve et puis après, c'est devenu vraiment une image tout à fait fixe. Donc chaque fois que je m'asseyais, ici sur la chaise, pour commencer ma consultation, j'entendais ce bruit, et je voyais l'image apparaître des gens qui me mangeaient finalement...

Et donc, comment est-ce qu'on peut interpréter ce rêve ? Je crois qu'il y a des choses qui sont assez claires : il y a le fait que toutes ces petites chaises comme ça, c'était vraiment l'image de ma salle d'attente, des gens qui étaient installés en rond ou à peu près et qui attendaient finalement. Le fait que ça porte sur le crâne, c'est quand même un travail qui est essentiellement intellectuel, donc c'est un peu normal que les choses se situent là.

Mais alors, ce qui avait quand même de plus inquiétant, c'était finalement la longueur des cuillères, des manches des cuillères... parce que voilà, ça voulait dire quand même que les gens ne se contentaient pas de la matière grise qui était dans mon cerveau mais qu'ils allaient vraiment beaucoup plus profondément, jusqu'à l'intérieur de moi-même. Et je crois que c'est ça qui m'a un peu alarmée dans ce rêve...

Mon rêve commençait ici sur cette chaise,
et ça commençait par un très grand « clac »,
un grand craquement.

Ce craquement correspondait
à l'ouverture de ma calotte crânienne.

9



INGÉNIEUR (PRIVÉ)

Je suis ingénieur et je travaille dans une société d'ingénieurs, dans le domaine de la construction. Mon rêve, il se passe dans un bureau, qui est le bureau de mon directeur. Et il est debout et il marche beaucoup en parlant, il parle beaucoup. Et, comme d'habitude, on discute de la manière de voir l'évolution de la société et on n'a pas le même avis. Donc lui ne tenant pas beaucoup compte de l'humain, tenant compte plus des résultats, et moi essayant de protéger les employés de ce nouveau management beaucoup plus dur, beaucoup plus rigoureux.

Oui, j'exprime que je suis pas d'accord mais je sais qu'à un certain moment, il n'y a pas de dialogue possible, donc –qu'est-ce que je fais ? – je sors et je claque la porte. Déjà comme signe de non accord avec lui parce que j'en trouve plus d'autre, parce que je suis plutôt quelqu'un qui essaie de convaincre et de dialoguer et je ne suis pas quelqu'un de violent. Donc, le fait de claquer la porte, c'est déjà un premier passage vers quelque chose.

Puis je sors et il me rappelle, je ne sais pas ce qu'il me dit mais c'est pas du tout important parce qu'à ce moment-là, il se passe un déclic et je me dis que j'ai plus qu'une solution : c'est de le tuer.

Enfin, je ne me le dis pas mais je sens ça, et je sens une violence énorme en moi et je vais vers lui – et il est très grand, très fort mais j'ai absolument pas peur – et je sais que c'est la seule solution pour m'en sortir.

Je vais vers lui pour le supprimer, pour arrêter cette situation intenable... et le rêve s'arrête.

Mon rêve, il se passe dans un bureau,
qui est le bureau de mon directeur.

Et il est debout
et il marche beaucoup en parlant,
il parle beaucoup.

Et, comme d'habitude,
on discute de la manière
de voir l'évolution de la société
et on n'a pas le même avis.

Donc lui,
ne tenant pas beaucoup compte de l'humain,
tenant compte plus des résultats,
et moi essayant de protéger
les employés de ce nouveau management
beaucoup plus dur, beaucoup plus rigoureux.

10

ASSISTANT TECHNIQUE (PRIVÉ)

Le rêve part du fait que je dors... Donc, je rêve que je dors. Et je dors, tout se passe bien et puis les choses commencent à s'agiter un petit peu autour de moi. Je me rends compte que je ne suis pas tout à fait dans mon lit, je suis dans un autre lit et il y a aussi de l'agitation tout autour. C'est une salle assez grande, qui a l'air d'être un dortoir, donc il y a d'autres personnes qui dorment là. Et là je crois que je commence déjà à me sentir mal à l'aise évidemment. J'essaie de comprendre ce que je fais là, et finalement il y a le petit côté rassurant de « ah je ne suis pas à mon travail, non mais en fait je suis à la concurrence ». Ah bon, je suis à la concurrence mais ça se passe autrement, et en fait ils m'expliquent que le dortoir, il sert à être disponible. Donc on peut dormir et puis, on peut faire des interventions une fois qu'on a dormi. Et par la suite, je vois qu'il y a dans le fond du dortoir une porte avec un éclairage où apparemment il y a de l'activité. Et puis, le rêve se termine par le fait que « voilà, t'as bien dormi ? » « Oui, j'ai bien dormi. » « Ben va falloir y aller, va falloir aller décrocher le téléphone ! » Et là, c'est à nouveau le travail qui me retombe dessus...

Moi je travaille, enfin je travaillais sur un plateau d'assistance, pour l'assistance technique autoroutière, c'est-à-dire les interventions pour les voitures qui tombent en panne, pour les rapatriements. J'ai travaillé là pendant 15 ans et donc j'ai vu quand même toute l'évolution... Il se fait que d'abord le nombre d'appels augmente puisque les automobilistes augmentent, donc il y a un surcroît de travail. Mais, les dernières années, on a pu constater que l'organisation du travail se faisait de manière séquentielle : donc on essayait de tout saucissonner de manière à pouvoir évaluer, de pouvoir calculer la productivité en fait de chacun.

Le problème par rapport à ça c'est pas tellement qu'on séquence, mais le fait de se retrouver dans une société où, finalement, on ne voit plus vraiment le sens global de ce pourquoi on est là.

Faut savoir que quand la société a été reprise, les premières mesures, ça a été de supprimer des choses. On parlait des moments de coups de feu, ben une saison ça dure deux mois, trois mois, quatre mois. C'est très intense. Il se fait qu'on recevait une prime. C'était pas grand chose, franchement, il n'y avait pas de quoi pavoiser mais il y avait une prime, il y avait quelque chose.

Et bien la première mesure c'était « ah, il n'y en a plus ! Voilà, la situation financière n'est pas bonne, la société a été très mal gérée. Donc on va prendre une mesure, ça on va plus le faire... ».

Je trouvais ça intéressant d'être repris par une multinationale, derrière cette société une force financière qui est quand même colossale, c'est intéressant de savoir que ces sociétés-là, les premières mesures qu'elles mettent en place, c'est de retirer une cacahuète, quoi.

Ah, il y avait une deuxième mesure, c'est un peu ridicule comme ça mais il y avait le souper annuel de la société. Cette année-là, la première année quand y sont... « On va pas le faire, on fera ça quand on sera remis hein, quand on aura récupéré de l'argent »...

Sans doute qu'ils avaient des problèmes de thesaurie, je sais pas, c'est bizarre mais... Et ça, ça va de biais avec mon épuisement personnel, mais ce sont ces petits saupoudrages comme ça qui viennent aussi quand même vous affaiblir.

On en arrive même à se rendre compte que la société est reprise, puis finalement c'est une direction hollandaise qui vient et elle s'étonne qu'on se dise bonjour comme nous on le fait, on va chez les gens, on leur dit bonjour à chacun. « Ah tiens, nous on le fait pas. » C'est amusant. C'est une remarque, c'est... « Vous pouvez continuer », mais c'était quand même surprenant qu'on relève le fait qu'on se dise bonjour, quoi. C'est une drôle de société, cette société là.



Le problème par rapport à ça c'est pas tellement qu'on séquence, mais le fait de se retrouver dans une société où, finalement, on ne voit plus vraiment le sens global de ce pourquoi on est là.

EMPLOYÉE EN ASSURANCES (PRIVÉ)

Donc je travaille dans une société d'assurances depuis 28 ans. Depuis 5 ans, je travaille dans une cellule qui fait partie d'un call center, mais plus particulièrement dans une cellule d'acceptation, donc un degré d'appel pour les décisions plus compliquées. C'est vrai que je fais pas mal de rêves maintenant, parce que je suis en incapacité de travail pour le moment depuis le mois de février.

J'ai rêvé par exemple que je reprenais le travail et que je n'arrivais plus à suivre, et ce qui était anodin pour mes collègues était complexe pour moi et que mes collègues quand elles voulaient m'aider ne pouvaient pas parce que la cheffe leur disait qu'elles allaient se retarder dans leur travail. Et donc personne ne pouvait m'aider. Je suis terrifiée par la reprise du travail, je suis terrifiée, j'ai vraiment une grosse panique, surtout quand l'échéance arrive de mon incapacité.

J'ai rêvé par exemple que je reprenais le travail et qu'on avait mis toutes des nouvelles procédures au point et que tout me paraissait compliqué. Donc, je n'arrivais déjà pas à me logger avec mon téléphone, donc à me connecter avec mon téléphone et malgré tout j'avais mon téléphone qui sonnait et j'avais mon district manager néerlandophone qui me disait qu'il avait un client très important qui avait un château, un

yacht etc, et que je devais absolument prendre une décision, et puis la communication se brouillait et je stressais parce que je n'avais rien su faire pour son dossier.

Après, toujours dans ce rêve-là, je rêvais qu'il y avait un gestionnaire sinistre gradé qui était là, qui me disait que je devais téléphoner à l'économat pour qu'il ait une paire de ciseaux et je me fâchais du mépris, pour qui il me prenait de devoir aller faire son larbin. Et je me fâchais sur lui en disant qu'il n'avait qu'à faire ça lui-même, que je n'étais pas téléphoniste, et je me fâchais tellement fort que ma voix s'est cassée et il n'y avait plus de son qui sortait. Et je continuais à me fâcher sans son. Dans ce rêve-là aussi j'ai rêvé qu'il y avait une rambarde, en haut, et j'avais une collègue qui était très triste parce que son enfant était mort et elle montait et je sentais qu'elle allait faire un acte malheureux, et je la prenais dans mes bras et je la retirais près de moi pour qu'elle ne soit plus dans le danger.

La société veut, comme toute société commerciale, que les chiffres soient toujours améliorés, et donc du coup on doit toujours faire un volume plus grand avec moins d'employés. Normalement ils veulent qu'on décroche à la première sonnerie. La première sonnerie, mon mari qui travaille lui dans une banque, il dit que chez eux on leur dit l'inverse, on leur dit de ne jamais répondre à la première sonnerie que ça donne à l'interlocuteur l'impression qu'on a rien à faire, qu'on attend qu'un appel arrive. Donc vous voyez, il y a toujours à boire et à manger là-dedans.

Notre productivité est aussi calculée en nombre d'appels. Donc si vous voulez quand on fait une opération à l'écran, un gestionnaire qui encode un contrat – il y a un spécialiste qui est venu pour minuter nos opérations et faire une statistique un peu moyenne –, hein quelqu'un qui va faire un nouveau contrat, c'est autant de minutes, quelqu'un qui va faire un changement dans un contrat, ce qu'on appelle un avenant, c'est autant de minutes. Une opération, un changement d'adresse, une opération mineure, c'est autant de minutes. Et les appels, tout ce qu'on a comme appel est informatisé.

Donc ils ont des listings, on sait combien d'appels on a eu, combien de temps, parce que si on a pris trop de temps c'est aussi louche, vous imaginez on a peut-être téléphoné à son voisin pour prendre de ses nouvelles hein, comme si on avait que ça à faire !

Normalement ils veulent qu'on décroche à la première sonnerie. La première sonnerie, mon mari qui travaille lui dans une banque, il dit que chez eux on leur dit l'inverse, on leur dit de ne jamais répondre à la première sonnerie que ça donne à l'interlocuteur l'impression qu'on a rien à faire, qu'on attend qu'un appel arrive.

Et notre team-leader nous a fait savoir qu'il écoutait nos conversations sans qu'on le sache. Donc il nous prévient pas et à tout moment, lui sait prendre l'écoute, nous mettre sur écoute, écouter tout ce qu'on raconte. Il faut savoir qu'on est un grand plateau, c'est un paysager, il doit y avoir une quarantaine de personnes, et pour les femmes il y a deux toilettes. Donc vous allez cinquante fois aux toilettes et vous revenez à votre place parce que vous ne savez pas faire la file d'attente tellement il y a des gens qui attendent. Donc ça veut dire qu'on va pas perdre du temps, si on reste là dans la file, c'est comme si vous étiez restée une heure à bavarder.

Chez les téléopérateurs, ça, c'est kermesse aussi, « Bravo ! Tu as dépassé les 100 appels ! » Alors les autres ? « moi pas... je ne les ai pas eu ». Ah oui, ah oui, ça va comme ça, donc les gens savent se comparer au niveau des chiffres et donc du coup il a gagné le team-leader. Qu'est ce qu'ils vont faire les autres ? Ils vont donner un maximum, prendre plus d'appels, pour aussi être reconnus. C'est complètement pervers. Je sais que je me plains, mais les collègues, pour des raisons valables ou non, ils sont tout le temps en congés de maladie. Donc, comme je ne suis jamais absente, j'ai toujours des journées difficiles.

Des journées parfois où je suis seule en acceptation au lieu de six, avec tous les dossiers en néerlandais, tous les gens que je dois rappeler, parce qu'on a le Wallport avec les gens qui attendent, on a la boîte mail qui ne peut pas être en retard et qui l'est, il y a toujours plus ou moins 180 demandes en retard. On a notre boîte mail à nous qui ne se vide pas avec les urgences, les appels de réclamation parce qu'on n'a pas traité les mails qu'ils nous ont envoyés, les collègues du front qui ont des clients au téléphone et qui viennent nous demander ce qu'ils doivent faire, les collègues du back, quand ça dépasse leur degré de décision ils viennent aussi chez nous, et nous envoient aussi des mails pour qu'on fasse ça aussi. Alors il y a les call back aussi, on reçoit des mails où on doit rappeler quelqu'un, il y a la formule des petits papiers qu'on vient vous donner mais il y a aussi les mails qu'on reçoit avec un call back.

Et c'est comme ça tout le temps. Et, en plus, on est tout le temps interrompu dans son travail, on doit aller vite pour des décisions importantes qui sont lourdes de conséquences, on est tout le temps dérangé par des collègues du front, du back, on est dérangé par le téléphone et par tout le temps quelqu'un qui vient réclamer parce que c'est pas encore à jour. Voilà. C'est impossible à tenir. Moi je trouve impossible à tenir, moi je ne peux plus. Voilà. Je ne peux plus... Cette urgence constante rend fou. Et moi elle m'a rendu folle. Même quand je suis à la maison et que je dois pas aller travailler, je fonctionne tout le temps. Je fonctionne et je me, je, je... ça me vient de l'intérieur et je, je, je, comment dire, cette déformation du bureau où je suis en permanence dans le retard, je suis toujours débordée par le volume que je parviens pas à faire, que, à la maison je ressens ça tout le temps aussi.

Je ne sais pas comment, et je vous assure je vais vous faire rire mais je dois changer l'eau de mes poules, je cours pour le faire. Parce que je pense dans la tête ce que je dois faire après, j'ai peur de l'oublier et j'ai... je, je... au moment où je fais quelque chose, je pense déjà à ce que je vais devoir faire après. Je ne parviens plus à me calmer.

Au moment où je fais quelque chose,
je pense déjà à ce que je vais devoir faire après.
Je ne parviens plus à me calmer.



12

FONCTIONNAIRE ^(PUBLIC)

Moi je travaille depuis 20 ans dans la même entreprise. Donc je travaille dans une entreprise qui s'occupe de sécurité sociale, je suis cadre. Donc j'ai rapidement monté les échelons, du terrain je suis passée à la direction et, à ce moment-là, je me suis mis la pression parce que j'ai voulu remonter une situation catastrophique et faire, c'est ce que je dis toujours à mon service « vous êtes mon bijou », et je veux donc toujours que mon service soit vraiment un exemple et fonctionne bien. Et il y a eu aussi une grosse attente de mes employeurs qui voulaient que je remonte le niveau et tout ce que l'ancien directeur avait refusé, qu'on le concrétise. Et, en un an et demi, j'ai travaillé comme une folle et mes collaborateurs aussi, parce qu'il y avait une très grosse pression, et je crois que c'est cette ambiance-là qui a généré le rêve que je vais raconter.

J'ai rêvé, j'étais plus jeune, apparemment j'étais dans ma chambre. La maison qu'on habitait se situait près de l'aéroport de Zaventem. Et donc j'étais dans ma chambre et je regardais par la fenêtre comme ce que je faisais quand j'étais petite.

Et puis, paf je mourais dans l'accident,
ce qui est quand même rare dans les rêves
car d'habitude on meurt pas
et ça fait déjà le deuxième rêve où je meurs
et je me suis dit «tiens, ça doit être en rapport
à cette énorme surcharge de travail
et je vais perdre la vie».
Et régulièrement, j'ai l'impression que je donne
tellement pour mon boulot que je vais mourir.

Et soudain, je vois un Bœing qui arrive dans l'espace de la fenêtre et
je me dis «c'est pas le trajet habituel», et il va il vient vers moi, et
ce Bœing arrivait, arrivait, je le voyais arriver vraiment sur la fenêtre,
énorme... Et il percutait la maison, et la maison volait en éclats, et moi
j'étais dans les morceaux et je me disais «ah je vais mourir, mais j'ai
pas mal, c'est bizarre... ».

Et puis, paf je mourais dans l'accident, ce qui est quand même rare dans
les rêves car d'habitude on meurt pas et ça fait déjà le deuxième rêve où
je meurs et je me suis dit «tiens, ça doit être en rapport à cette énorme
surcharge de travail et je vais perdre la vie». Et régulièrement, j'ai l'im-
pression que je donne tellement pour mon boulot que je vais mourir.

En fait c'était merveilleux au boulot, vraiment, et il y a eu une intensi-
fication, mettons vers 2011, 2012 et je me suis mise à rêver boulot
depuis cette période-là, et maintenant comme je suis vraiment quasi
en surmenage, c'est très intense aussi. Et il y a des périodes où je
m'en souviens et il y a des périodes où c'est le black-out, je ne me
souviens de rien de ce que j'ai rêvé la nuit.

J'ai des gens formidables, j'ai 62 personnes que je coordonne, ceux
qui sont en burn out et en surcharge ce sont les gens du terrain, parce
que avec tout ce qui se passe, avec les exclusions du chômage il y a
beaucoup de gens qui doivent être vus, c'est difficile de faire la part
des choses, là aussi ils reçoivent la lourdeur de leurs histoires.

Et puis il y en a qui estiment qu'ils ont droit à tout et donc ils sont
très agressifs. Il y a beaucoup de menaces sur mon équipe, de me-
nace de violence. Et on leur demande des choses qui leur semblent
absconses, donc dans des réinsertions... Moi je me suis déjà fâchée,
en disant qu'on veut nous obliger à réinsérer à tout crin des gens dans
un monde du travail, alors qu'il n'y a plus de travail. Et je leur ai dit, mais
à des hauts niveaux, mais chaque fois maintenant, je ne sais plus resté
calme, je me fâche tout le temps, je leur dis «commencer par créer des
emplois, les gens iront travailler, on aura pas besoin de les réinsérer ».

Et donc les gens sont malades de la société et eux qui doivent ramer
en essayant de faire la part des choses, ça je dois faire un dossier de
ceci, ça je dois les réinsérer... et pour finir, ils ont une telle pression,
qu'ils craquent.

Et ça me rend malheureuse, parce que je voudrais les aider et je ne sais
pas comment, donc j'essaye d'être tout le temps inventive, je viens
encore de trouver un système alternatif que je suis occupée à monter,
mais ça demande une énergie de dingue. Et parfois je m'en veux parce
que je suis tellement mal moi-même que, avant, j'avais beaucoup
d'empathie, beaucoup d'écoute, je prenais du temps pour les gens, et
là aussi avec la pression de tout ce que je dois faire, je ne sais plus
être patiente pour écouter la souffrance d'autrui et ça, ça me va loin
parce que j'ai toujours été un peu aussi une espèce de psy des autres
et c'est fini, je ne sais plus. Voilà.

Ma profonde reconnaissance aux rêveuses
et aux rêveurs qui m'ont confié leurs rêves.

À la mémoire de **Charlotte Beradt**,
passeuse de rêves sous *le régime nazi*,
dont le livre **Rêver sous le III^e Reich**
a inspiré ce film.



TOUS DROITS RÉSERVÉS ALTER EGO FILMS 2017

alteregofilms.be